

L'ANTIQUITÉ

I – La Gaule et les Gaulois

Les textes antiques ont longtemps constitué la principale source sur cette période, or ils sont tous issus d'auteurs grecs ou latins (les Gaulois n'ayant laissé que peu de texte et aucune littérature) et portent donc un regard extérieur et subjectif sur les Gaulois. Ces textes ont été interprétés d'une certaine façon à la fin du XIXe siècle pour constituer une véritable « mythologie » nationale, faisant des Gaulois nos ancêtres, à la fois courageux mais incapables, faute d'organisation, de résister aux Romains qui purent ainsi « civiliser la Gaule », malgré le sacrifice héroïque de Vercingétorix (en réalité, c'était une façon d'analyser la défaite de 1870 face à l'Allemagne).

Or, depuis une trentaine d'années, les recherches archéologiques entreprises notamment lors des grands chantiers autoroutiers ou du TGV ont considérablement enrichi et modifié nos connaissances sur cette période, si bien qu'il n'est plus permis de se contenter des clichés traditionnels.

1 – La Gaule

Ce que nous avons pris coutume de nommer « la Gaule » est un espace qui surgit historiquement avec l'intervention militaire de César, entre 58 et 51 avant notre ère. C'est d'ailleurs César qui définit cet espace dans sa *Guerre des Gaules*. « La Gaule est, dans sa totalité, divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui dans leur propre langue, s'appellent Celtes et dans la nôtre Gaulois (...). La partie de la Gaule qu'occupent comme nous l'avons dit les Gaulois commence au Rhône, est bornée par la Garonne, l'océan et la frontière de Belgique, elle touche aussi au Rhin du côté des Séquanes et des Helvètes (...). La Belgique commence où finit la Gaule, elle va jusqu'au cours inférieur du Rhin. L'Aquitaine s'étend de la Garonne aux Pyrénées et à la partie de l'océan qui baigne l'Espagne (...) ».

La Gaule n'est donc pas un pays, ni même le territoire d'un peuple homogène. C'est un espace défini par le conquérant romain pour borner ses conquêtes et en présenter l'étendue. César voulait ainsi rivaliser avec Pompée qui avait conquis l'Asie mineure. Il montrait ainsi avoir atteint les limites du monde (l'océan). Il faudrait aussi rajouter que le nord de l'Italie était alors désigné sous le terme de Gaule cisalpine, par opposition à la Gaule transalpine, de l'autre côté des Alpes... C'est au XIXe siècle, dans le contexte de la naissance des nations en Europe, que se construisit un discours qui utilisait l'histoire pour justifier le présent. La France, identifiée à la Gaule, s'en proclamait l'héritière et justifiait ainsi certaines prétentions frontalières, notamment à propos du Rhin. Aujourd'hui, en se référant à la vision romaine comme à la réalité « gauloise », on emploiera souvent le pluriel pour parler « des Gaules », puisque cet espace n'a jamais connu d'unité d'aucune sorte.

2 – Les Gaulois

a - Les Gaulois sont des Celtes (de même que les Germains que César exclut de la Gaule)

Les Celtes sont une population qui apparaît dans les sources antiques avec l'arrivée des Grecs sur

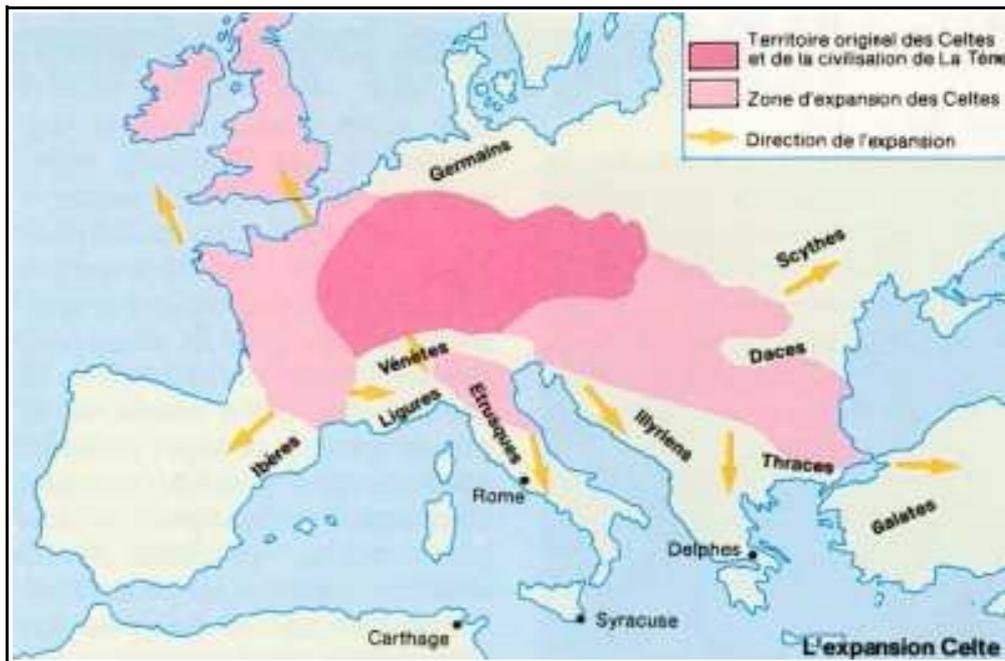
la côte méditerranéenne (colonie de Massalia au VII^e siècle avant notre ère) et avec les raids militaires des « Keltoi » en Grèce, au III^e siècle avant notre ère. Les Romains parlent de « Galli » (première mention au IV^e siècle) et de Gallia ; quant à la référence au coq (« gallus »), c'est le nom donné aux Gaulois qui a servi à dénommer les volailles, par dérision. Mais les habitants de la Gaule qui se disaient Celtes n'avaient aucune conscience collective ou nationale. Aucun mot celte n'existait pour désigner la Gaule, c'est une création romaine.

b – Les origines

Ce point reste l'objet de débats entre spécialistes. La présence des Celtes en Gaule et en Europe continentale remonte au moins au deuxième millénaire avant notre ère. On distingue à peu près quatre grandes périodes dans l'évolution de la culture celtique en Europe avant la conquête romaine. À la fin du XIX^e siècle, on expliquait les ruptures entre ces périodes par des invasions de population disposant de nouvelles techniques (le fer par rapport au bronze) mais, aujourd'hui, les spécialistes penchent davantage pour une diffusion des techniques sans grands déplacements de peuples (d'où viendraient-ils ?) mais avec d'importantes transformations sociales et culturelles. De 1200 à 900 avant J-C, c'est l'époque de la « civilisation des champs d'urnes », caractérisée par la pratique de l'incinération des corps, dont les cendres sont déposées dans des urnes. Des progrès décisifs sont alors accomplis dans les techniques du bronze : coulage dans des moules, martelage à chaud, durcissement par battage à froid (écrouissage) pour fabriquer des armes (couteaux et épées) beaucoup plus tranchantes que celles en pierre ou en os. Les progrès sont importants dans d'autres domaines aussi : poterie (fours construits), agriculture (perfectionnement de la faucille, l'apparition du véhicule à roues, de l'araire et de la faux qui contribuent à l'expansion agraire et à la sédentarisation), construction des *oppida* (bourgades fortifiées construites sur des hauteurs), développement des échanges commerciaux avec l'échange de l'étain des Îles britanniques, de l'ambre de la Baltique et du sel venu d'Autriche contre des biens issus du monde méditerranéen... À partir de 900 avant J-C commence l'âge du Fer. Du VIII^e au VI^e siècle, lors du premier âge du fer (période de Hallstatt, site archéologique autrichien), les sites fortifiés se multiplient, ils sont commandés par une aristocratie qui s'enrichit en contrôlant les voies de passage des marchandises, notamment de l'étain, nécessaire à la constitution du bronze. De véritables cours princières se constituent, elles empruntent des modes de vie étrangers, par exemple la consommation du vin, importée de Méditerranée. Les aristocrates qui contrôlent les routes commerciales se font enterrer dans des tumulus avec des offrandes magnifiques, comme le montre la très luxueuse tombe de Vix, en Bourgogne, sur le cours de la Seine (on y a retrouvé un vase grec mesurant 1,64 m de haut et pouvant contenir 1100 litres, cratère originaire d'Italie du sud et destiné à la consommation du vin). Au cours de ce premier âge du fer, une grande variété de cultures régionales apparaissent, dérivées des civilisations périphériques de l'Illyrie et de l'Italie du Nord et profondément imprégnées d'influences helléniques et étrusques. La Gaule fait désormais la plupart de ses échanges avec le monde méditerranéen. Cette période est capitale pour l'évolution de la civilisation gauloise. En effet, les Celtes entrent dans l'histoire en créant une forme d'art (apparition des torques à la fin de l'âge du fer) ainsi qu'une civilisation qui leur est propre.

Ce monde s'effondre vers 500 et 450 avant J-C quand commence le deuxième âge du fer (période de La Tène, site archéologique suisse), mais on ne sait pas trop pourquoi : tensions sociales internes, modifications des circuits commerciaux (peut-être à cause de la domination d'Athènes qui réoriente les flux commerciaux en Mer Egée au détriment de la partie occidentale de la Méditerranée, alors que les cités étrusques sont vaincues par les cités grecques d'Italie du sud). Les résidences princières de la période précédente sont abandonnées. La population se concentre désormais dans les régions où se situent les relais commerciaux (Rhin, Champagne...). Les tribus, commandées par des chefs locaux, se font la guerre. De grandes fermes dominent le monde rural. Les chefs guerriers sont désormais enterrés dans de vastes nécropoles sur un char à deux roues accompagné des harnachements des chevaux. L'art de La Tène se caractérise par des épées de 80 cm de longueur, des frises végétales continues et l'adaptation de motifs d'origine méditerranéenne.

c – L'expansion celte



L'expansion maximale des Celtes se produit aux IV^e et III^e siècles avant notre ère. Pour des raisons encore mal définies - surpopulation ? contraction des espaces agricoles due à des changements climatiques (un épisode plus froid) ? attraction des zones les plus riches ? -, des populations entières quittent les zones peuplées du nord de la celtique ou même d'Europe centrale (Bohème) pour les régions de l'Ouest : ils franchissent la Manche et descendent jusqu'en Espagne, franchissent les Alpes et s'installent en Italie du Nord ou se dirigent vers la Grèce - des régions que les Celtes connaissaient déjà pour les fréquenter comme mercenaires. Les auteurs classiques parlent de ces Celtes comme de terribles barbares (féroces) aux armes de fer, montés torse nu et casqués sur leurs petits chevaux (pour braver leurs ennemis), une longue épée à la main. Vers 390 avant J-C, une armée gauloise composée de Sénons, de Cénomans, de Boïens et de Lingons commandés par un chef au nom inconnu mais passé à la postérité sous celui de Brennos, pénètrent en Italie du Nord et assiègent une ville étrusque, Clusium (Chiusi). Des ambassadeurs romains prennent parti contre les Celtes. Ces derniers lèvent le siège pour aller punir Rome de cette ingérence. Sur les bords de l'Allia, les Celtes infligent une cuisante défaite aux Romains (18 juillet 390 avant J-C, date traditionnelle, mais peut-être plutôt en 387 avant J-C)) puis vont assiéger Rome ; ils pénètrent dans la ville qu'ils incendient tandis que les derniers défenseurs se réfugient sur la colline du Capitole qui résiste sept mois ; un assaut nocturne des Celtes auraient échoués grâce aux oies sacrées du Capitole qui auraient réveillés à temps les défenseurs...). Les Celtes acceptent de lever le siège et de quitter Rome en échange d'une rançon de mille livres d'or et du poids de l'épée que le chef Brennos aurait ajouté sur la balance (« Malheur aux vaincus !). Une partie de ces guerriers se fixent néanmoins en Italie du Nord (Gaule cisalpine).

À la fin du IV^e siècle avant J-C, l'expansion celte reprend avec l'occupation de la Pannonie, première étape d'une avancée en direction du Bassin des Carpates dont témoignent de nombreuses tombes découvertes sur le territoire de l'actuelle Hongrie. Vers -300, ils occupent l'Illyrie puis pénètrent en -298 en Macédoine et en Thrace. Vers 280 avant J-C, forte de 85 000 guerriers, ce qui est désigné sous le nom de « Grande Expédition », commandée par un chef également dénommé Brennos et par Akichorios, pénètre vers -279 en Thessalie. Un groupe commandé par Brennos force le passage des Thermopyles et marche sur le sanctuaire d'Apollon à Delphes ; selon l'historien Trogue Pompée, les Celtes auraient échoué dans leur tentative de prendre Delphes à cause d'une

tempête de neige résultant d'une intervention d'Apollon... En fait, le sanctuaire est pillé par les Celtes dont une partie retourne alors en Gaule dans les Cévennes et autour de Toulouse où ils sont désormais désignés comme Volques Tectosages¹. Les Celtes conduits par Brennos mettent ensuite à sac Kallion mais sont vaincus à Lysimacheia par le roi de Macédoine Antigone II Gonatas (-277) ; Brennos serait mort à la suite des blessures reçues lors des combats ; les rescapés s'installent au confluent de la Save et du Danube pour donner naissance aux Scordiques.

Une autre partie de l'armée dirigée par Commontorios pénètre en Thrace où ils fondent le royaume de Tylis (dans l'actuel Bulgarie ?), détruit par les Thraces entre -220 et -212. Un autre groupe, enfin, conduit par Léonorios et Lutorios, franchit l'Hellespont à l'invitation du roi Nicomède Ier de Bithynie afin de combattre le roi séleucide Antiochos Ier ; l'appui des Celtes lui assure le trône et ils reçoivent en récompense les terres situées au sud de son royaume. Avant de s'y établir, les Celtes dévastent toute la partie de l'Asie mineure baignée par la mer Egée, depuis la Troade jusqu'à la Carie. Ils sont vaincus par Antiochos Ier quelque part entre -275 et -268, puis par Attale Ier, roi de Pergame, en 241 ; ils se concentrent alors dans la partie nord de la Grande Phrygie, cette région recevant alors le nom de Galatie ; eux-même se mêlant à la population grecque et phrygienne reçurent le nom de Gallo-Grecs.

À la fin du III^e siècle, de nombreux gaulois (en particulier cisalpins) participent encore à l'expédition du Carthaginois Hannibal contre Rome en Italie (Seconde Guerre punique) et certains combattront même jusqu'à l'ultime bataille livrée à Zama en Afrique (-202).

d - Au II^e siècle avant J-C, les tribus gauloises deviennent de véritables Etats indépendants

César appelle ces Etats indépendants des « civitates » (cités) sur le modèle méditerranéen, avec leur gouvernement, leur administration et leurs institutions religieuses. Les oppida (pluriel de « oppidum » : site fortifié) sont à leur apogée. Ces cités sont elles-mêmes divisées en *pagi* ou « pays ». La Gaule compte alors peut-être 10 à 15 millions d'habitants, on l'appelle parfois « chevelue » car on la dit couverte par de nombreuses forêts (ce qui est en grande partie faux car elle est déjà largement cultivée).

La Gaule est divisée en quatre régions qui diffèrent par la langue, par les lois et les coutumes : l'Aquitaine, la Celtique, la Belgique et la Narbonnaise.

La Narbonnaise est conquise par les Romains (d'où son appellation : la Province, ce qui donnera le mot « Provence ») dès 121 avant J-C. Mais cette région avait déjà subi une forte influence grecque par la fondation de Phocée (Marseille) vers 600 av J-C.

L'Aquitaine avait déjà été occupée par des Celtes vers le VI^e siècle avant J-C. À partir du II^e siècle av J-C, les Ibères s'y implantent également.

La Celtique, de la Garonne à la Seine, est la région la plus vaste ; les peuples, souvent groupés en fédérations, y sont puissants :

- les Bituriges (Avaricum = Bourges) ;
- les Carnutes qui occupent le centre supposé de la Gaule avec Cenabum = Orléans et Autricum = Chartres) ;
- les Parisii qui contrôlent les confluent de l'Oise et de la Seine (Lutèce = Paris) ;
- les Sénons (Agedincum = Sens) qui ont participé à l'expédition à Rome avec leur chef Brennos ;
- les Lingons (Andematunum = Langres) dont une partie s'est installée dans la plaine du Pô ;
- les Helvètes qui occupent la Suisse ;
- les Eduens contrôlent une position stratégique, ce qui leur donne de la puissance (Cabilonum = Chalon-sur-Saône, Matisco = Mâcon, Bibracte = centre artisanal et religieux implanté sur le mont Beuvray dans le Morvan) ;
- les Arvernes qui ont créé une véritable confédération dans la Massif Central.

1 Selon la légende, le trésor de Delphes aurait alors été apporté dans la région de Toulouse par les Volques Tectosages (légende de « l'or de Toulouse »).

Les Celtes pénètrent assez tardivement en Bretagne ; les Vénètes s'enrichissent en allant faire le commerce de l'étain en Cornouailles.

La Belgique enfin s'étend jusqu'au Rhin, le fleuve servant de frontière entre Celtes et Germains ; les principaux peuples sont les Vélocasses (Rotomagus = Rouen), les Ambiens (Samarobriua = Amiens), et les Rèmes qui occupent la Champagne.

Chacune de ces cités est dirigée par un ensemble de notables qui forment un « sénat » selon César. À son époque, les grandes familles aristocratiques se sont octroyées le pouvoir au détriment des rois qui l'exerçaient encore au IIe siècle. D'ailleurs, Vercingétorix est présenté comme le fils d'un notable exécuté pour avoir voulu restaurer la fonction royale chez les Arvernes.

e – Les Gaulois « barbares et sauvages » (Strabon, *Géographie*, fin du Ier siècle avant J-C) ?

Les écrivains antiques (surtout les Romains) répètent à l'envie que les Gaulois sont des sauvages. C'est pour mieux se valoriser eux-mêmes. La réalité, dont témoigne aujourd'hui l'archéologie, est bien différente.

Les Gaulois sont d'abord de bons agriculteurs, ils cultivent le blé, l'orge et le millet, ils améliorent leurs terres par le chaulage et le marnage et le fumier parfois mélangé à des cendres. Ils sont aussi de grands éleveurs, ils élèvent des porcs pour en consommer la viande (ils ne mangent que très peu de sangliers où même d'animaux sauvages). Ils savent conserver la viande en la salant ou la fumant et sont d'excellents charcutiers. Les salaisons gauloises sont renommées jusqu'à Rome. Les Gaulois sont aussi de grands buveurs ; ils fabriquent de la bière et sont grands amateurs de vin, importé d'Italie. La pêche fournit un complément de nourriture.

Les Gaulois sont aussi de très bon artisans ; ils construisent des chars à quatre roues, inventent la moissonneuse, construisent des navires robustes. Ils sont également les inventeurs du tonneau, plus léger et plus pratique que les amphores, et du savon (en mélangeant de la graisse et de la soude). En fait, la plupart des outils utilisés jusqu'au XIXe siècle sont gaulois d'origine...

Quant aux habitations gauloises, ce ne sont pas des huttes rondes ouvertes à tous les vents. Elles sont bien en bois, ce qui montre un style de vie particulier, tourné vers l'extérieur. Mais il s'agit de longues bâtisses, aux murs bas de torchis, aux épais toits de chaumes. Les Gaulois sont davantage charpentiers que maçons, ce qui pose le problème de la conservation des matériaux pour les archéologues. On peut distinguer des demeures aristocratiques (grande tailles, matériaux prestigieux, enclos géométrique : exemple de la résidence de Montmartin, dans l'Oise, découverte lors des travaux du TGV) et celles, plus simples, des gens ordinaires.

L'essentiel du mobilier retrouvé concerne la cuisine. Moins luxueuses que les résidences méditerranéennes, ces maisons reflétaient l'idéal de vie gaulois tel que le rapporte César à propos du chef éburon Ambiorix : « Sa maison était entourée de bois, comme le sont en général celles des gaulois qui, pour éviter la chaleur, recherchent la proximité des forêts et des rivières ». Dans une société aristocratique guerrière, l'habitat rural dispersé domine, la ville n'apparaît que tardivement, sous la forme des oppida déjà évoqués. Ainsi dans le centre de la Gaule, cette mise en place est plus importante qu'ailleurs, liée à un stade de développement politique plus avancé. Les oppida sont des collines fortifiées (par des murs construits en pierres renforcées de poutres en bois, les « murus gallicus ») qui contrôlent le plat pays, on y trouve des quartiers spécialisés, notamment artisanaux (à Bibracte par exemple). Toutefois, des établissements de plaines, ouverts (sans rempart) et dédiés au commerce existent aussi, souvent associés à des oppida, comme à Levroux dans l'Indre, par exemple.

Enfin, contrairement à des légendes tenaces, la Gaule n'est pas un monde sauvage et isolé. Depuis la fondation de Marseille en 600 avant J-C, tout le sud est en relation avec le monde méditerranéen. Certains peuples celtes comme les Eduens étaient des alliés de Rome depuis le IIe siècle (les Romains les appellent « frères ») et l'influence romaine est déjà forte en Gaule. Les monnaies des divers peuples du centre de la Gaule sont, par exemple, alignées en poids sur celles de Marseille et de Rome (on parle de « zone denier ») et l'on sait (César le dit et des fouilles le prouvent) que des commerçants romains exerçaient à Orléans, Chalon-sur-Saône et Macon...

Enfin, faute d'avoir inventé une graphie originale, les Gaulois utilisent d'abord l'écriture grecque (importée de Massilia) puis l'écriture latine (à partir du Ier siècle avant J-C) pour noter leur langue ; les textes écrits en langue celte peuvent donc être lus mais demeurent quasiment incompréhensibles. En effet, la langue gauloise a disparu entre le Ier et le IVe siècle de notre ère, le latin s'étant imposé d'autant plus facilement qu'il présentait des parentés avec le gaulois (langues indo-européennes) ; de plus, il n'existait pas de littérature gauloise, l'enseignement des druides ayant été uniquement oral. Les rares mots survenus jusqu'à nous sont essentiellement des toponymes (Brive = le pont, Avallon = la pomme, duno = la forteresse, eburo = if, Evreux, Evry, Ivry, Liger = la Loire) ou du vocabulaire agricole (arpent, brasser, bruyère, charrue, charpente, lande, ruche...).

3 – La religion gauloise

Elle est connue par divers auteurs anciens (Diodore de Sicile, Strabon, Athénée) et, surtout, par César (*Guerre des Gaules*), lesquels reproduisent des informations pour la plupart dues au Grec Poseidonios d'Apamée qui voyagea en Gaule dans les années 100 avant J-C. Cependant un certain nombre d'entre elles, notamment la description de l'armement et des mœurs religieuses dans la *Guerre des Gaules* de César, se rapporte à une époque sensiblement plus ancienne (IIIe, voire fin du IVe siècle avant J-C) et sont donc dues à un auteur plus ancien, grec assurément. Depuis une trentaine d'années, les découvertes archéologiques ont permis de mieux connaître les lieux de culte et le rituel religieux, de préciser la place du corps sacerdotal et d'esquisser une évolution des structures religieuses.

Une religion polythéiste

Malgré la diversité des peuples qui habitent la Gaule, il existe entre eux une véritable unité culturelle. Cela s'exprime notamment dans les pratiques religieuses, décrites (de façon souvent effrayante) par les auteurs grecs et latins mais qui nous sont en fait encore mal connues. Alors que les religions grecque ou romaine étaient organisées autour d'un panthéon hiérarchisé où chaque divinité avait des fonctions et des attributs bien définis, la religion gauloise semble plus « floue ». On connaît près de 4 000 dieux et déesses, mais quelques uns dominent, possédant des attributions très larges, souvent différentes d'un peuple à l'autre. De plus, les Gaulois n'ont pas de représentation humaine définie de leurs dieux, ce qui ne facilite pas leur connaissance. César dit que le dieu préféré des Gaulois est Mercure, mais nous ne connaissons pas son nom celtique, peut-être s'agit-il de Lug, le « polytechnicien » dieu de la Lumière. Parmi les autres grands dieux gaulois, on trouve Cernunnos, à la ramure de cerf, à la fois dieu de la mort et de la fécondité, Teutatès, dieu cruel de la guerre mais aussi protecteur des tribus, Esus, inventeur de tous les arts, maître des chemins et des voyages, défricheurs des forêts, Taranis dieu du ciel et « dieu à la roue » qui symbolise le tonnerre, Epona, « déesse au cheval », Belisama, à la fois déesse du foyer et des industries du feu mais aussi divinité guerrière...

Les cadres religieux

Les structures religieuses de la société gauloise commencent à être mieux connues. Il semble qu'une véritable révolution religieuse s'est produite au moins dans la moitié nord de la Gaule dans les années 300 avant notre ère. La plupart des peuples, après de longs périples, ont alors trouvé le territoire qu'ils ont conservé jusqu'à l'arrivée de César. Aussi les guerriers laissent-ils aux prêtres non seulement le contrôle des affaires religieuses, mais aussi celui de l'éducation, de la justice et d'une part des affaires politiques. C'est certainement l'époque de l'apogée des druides (« ceux qui savent »), ces étranges prêtres-philosophes qu'on compare parfois aux brahmanes de l'Inde ; ils dictaient le dogme, réglaient la liturgie des cérémonies religieuses, observaient le mouvement des astres afin d'établir le calendrier des grandes fêtes annuelles, pansaient les malades et réduisaient

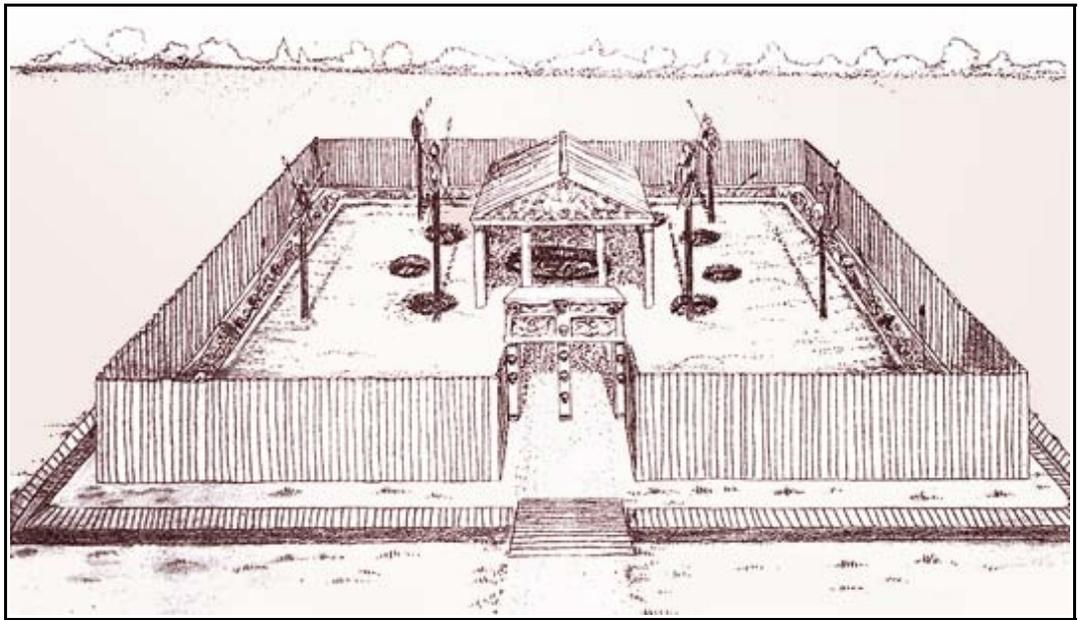
les fractures, développaient des connaissances quasi encyclopédiques qu'ils transmettaient dans un enseignement uniquement oral aux jeunes aristocrates et conseillaient les chefs. « Leur principal enseignement, écrit César, c'est que les âmes ne périssent point, mais qu'après la mort, elles passent d'un corps à l'autre ; ils pensent que cette croyance est le meilleur stimulant du courage, parce qu'on a plus peur de la mort ». Il semble ainsi, selon l'archéologue et historien Jean-Louis Brunaux, que les druides ont « détourné » la religion gauloise au profit d'un projet particulier dont ils étaient les promoteurs : ayant acquis, du fait de leur réputation de justice et de sagesse, le privilège de régler les conflits entre tribus gauloises, notamment lors de grands rassemblement comme celui de l'Assemblée annuelle des Carnutes, ils limitèrent les guerres internes, développèrent les traités confédéraux entre peuples se réclamant d'une même origine et substituèrent aux vengeances des procès ritualisés dont les peines capitales remplacèrent les sacrifices humains. Les druides encadrèrent le culte pour aboutir à des organisations politiques où eux-mêmes devinrent de simples politiciens ; dans le même temps, l'ouverture de l'espace gaulois sur le monde romain avec le commerce, la circulation de la monnaie et d'autres idées sapèrent progressivement l'autorité des druides qui ne jouent plus qu'un rôle intellectuel réduit à l'époque de César.

Cependant, les druides ne représentaient probablement qu'une partie – certainement le sommet – de la hiérarchie sacerdotale. Les rituels complexes mis en oeuvre supposent en effet qu'auprès d'eux se trouvaient de nombreux officiants spécialisés ou subalternes, sacrificateurs et devins, autrement dit les « vates » (spécialisés dans les actes des rituels religieux) que signale Strabon. César oublie également une autre catégorie de personnages que les autres compilateurs placent pourtant au premier plan, les « bardes », ces chantres sacrés, équivalents des anciens aèdes grecs, qui se situaient sur un terrain à la fois politique et religieux et avaient en charge la louange autant que le blâme des nobles. Autrement dit, ils jouaient un rôle assez proche de celui des censeurs de la Rome archaïque, cautionnant par leurs hymnes sacrés la place politique et honorifique de chacun. À l'évidence, César a fait l'amalgame entre ces différents corps pour ne retenir que les druides dont l'image qu'il donne se révèle étonnamment archaïque. Le seul druide connu historiquement était pourtant un contemporain et ami de César, l'Éduen Diviciacos, dont on sait qu'il était chef de guerre et l'un des principaux personnages politiques de sa cité ; grâce à Cicéron, qui l'a accueilli chez lui à Rome, nous savons qu'il était druide, spécialisé en divination, tout le contraire, en quelque sorte, de ces ermites en toge blanche que décrit César dans son fameux passage ethnographique.

Les sanctuaires

Les Gaulois ont des sanctuaires et ne pratiquent pas leurs cultes au coeur des forêts comme le veut l'image traditionnelle, entretenue depuis l'époque romantique. En effet, de grands progrès ont été accomplis avec la mise en évidence par l'archéologie du premier lieu de culte attribuable à des Gaulois de l'époque de l'indépendance à Gournay-sur-Aronde (Oise). Il s'agit d'un enclos de plan rectangulaire, de quarante à cinquante mètres de côté, matérialisé par un fossé précédant une puissante palissade en bois. Cette aire sacrée, véritable propriété divine, était commune aux hommes et aux dieux le temps du sacrifice ; dans sa conception, elle ne diffère nullement du temenos grec ou du templum romain. Les Gaulois, comme les Celtes d'une manière plus générale, ne représentaient pas leurs dieux par des statues anthropomorphes ; aussi n'avaient-ils pas besoin d'un temple qui soit, comme dans le monde gréco-romain, leur habitation, devant laquelle étaient accomplies les obligations religieuses. Ces divinités n'en manifestaient pas moins aux hommes leur présence sur terre à travers des bois sacrés, petits groupes d'arbres et d'arbustes plantés et entretenus à l'intérieur des enclos sacrés. À Gournay-sur-Aronde, c'est à côté d'un tel aménagement végétal que se trouvait l'autel, lequel, ainsi que tous ceux qui ont été découverts dans les autres sanctuaires gaulois fouillés par la suite, était d'une nature bien particulière : il se présente comme une fosse, de quatre mètres de longueur sur deux de profondeur, creusée dans le sol naturel. Le sacrifice se déroulait au bord de la fosse, au fond de laquelle les victimes étaient déposées. De tels autels dits « creux » sont connus en Grèce où ils sont qualifiés de « chthoniens », c'est-à-dire qu'ils s'adressent à des divinités réputées résider sous la terre, auxquelles on offre des victimes entières. Les Gaulois

semblent avoir une idée assez semblable de ces divinités souterraines. Au moment de la création de ces sanctuaires, de la fin du IV^e à la fin du III^e siècle avant J-C, les autels ne connaissent que cette forme archaïque et simple, celle d'une fosse soigneusement creusée dans la



Reconstitution du sanctuaire de Gournay-sur-Aronde au III^e siècle avant J-C
(dessin de Jean-Louis Brunaux)

terre et qui devait être fermée d'un couvercle destiné à la protéger des intempéries. Le temps passant, ils furent dotés d'une toiture ; apparut alors un bâtiment carré de cinq à six mètres de côté, aux allures de temple méditerranéen, à la différence que l'autel creux en occupait presque tout l'espace intérieur.

Un culte reposant sur le sacrifice d'animaux...

C'est dans les formes du sacrifice que la religion gauloise montre les affinités les plus grandes avec ses contemporaines grecque et italique. Contrairement à ce que laissent croire des textes antiques mal compris – tel celui de Pline décrivant la cueillette du gui ou l'iconographie tardive de l'époque gallo-romaine –, les Gaulois ne sacrifiaient pas les animaux sauvages qu'ils consommaient d'ailleurs fort peu, devant considérer que ceux-ci appartenaient au domaine divin. À l'inverse, comme dans les grandes civilisations antiques, ils offraient à leurs dieux les animaux domestiques qu'ils avaient eux-mêmes élevés. À Gournay-sur-Aronde, les ossements d'animaux exhumés en grande quantité montrent que les victimes sont presque exclusivement des bovidés, des moutons et des porcs – les trois espèces que l'on rencontre dans le sacrifice grec et surtout dans le *suovetaurile* romain. L'excellent état de conservation des os montre que les animaux ont subi des traitements divers et, par conséquent, qu'ils ont été utilisés dans des sacrifices également distincts, essentiellement de deux types :

- le premier, le plus spectaculaire, ne concerne que les bovidés, dont on peut reconstituer les grandes étapes du rituel qui les mettait en scène ; ainsi, quelque cinquante taureaux, vaches et bœufs (à part quasi égales), tous extrêmement âgés, au point que leur chair ne devait plus être consommable par des humains, ont été sacrifiés régulièrement pendant près d'un siècle et demi à Gournay-sur-Aronde. Leur mise à mort a été effectuée près de l'autel creux, mais avec des modes variés : égorgement, coup de merlin sur l'os frontal, coup de hache dans la nuque... L'animal mort était ensuite jeté entier dans la fosse où il demeurerait à pourrir pendant six à huit mois – de cette façon, il était censé alimenter les dieux qui se trouvaient sous lui dans le sol. À l'issue de cette période la carcasse, dont seul le rachis était encore solide, était retirée de la fosse et les os faisaient l'objet d'un partage rigoureux : les crânes étaient exposés sur le porche d'entrée pour une période déterminée, les rachis étaient déposés dans le fossé de clôture, le reste du squelette quittait l'enceinte sacrée. Ce sacrifice

total d'animaux jetés dans une cavité où on les laissait pourrir présente les plus grandes ressemblances avec le sacrifice dit « chthonien » en Grèce qui, comme nous l'avons souligné, s'adresse aux divinités souterraines ou infernales ;

- à l'inverse, des os de porcs et de moutons relèvent d'un type de sacrifice plus habituel, celui d'une commensalité entre les hommes et les dieux, ces derniers étant peut-être cette fois des « ouraniens » (résidant dans les cieux). Ces deux espèces animales sont, en effet, représentées par des animaux très jeunes, agneaux et porcelets, dont une partie, après avoir été découpée, a fait l'objet d'une consommation humaine. Il s'agissait certainement de festins élitaires entre quelques dizaines de chefs guerriers qui, à l'occasion, se réunissaient dans l'enceinte sacrée auprès des dieux.

...et l'offrande de trophées ennemis

L'autre caractéristique du sanctuaire de Gournay-sur-Aronde est, en effet, son aspect militaire que révèle la présence de milliers d'armes en fer, initialement déposées dans le porche d'entrée et sur ses parois. Sur la trentaine de sanctuaires gaulois fouillés ces vingt dernières années, beaucoup présentent une entrée aménagée soigneusement, un bâtiment souvent imposant enjambant le fossé de clôture : il s'agissait de véritables propylées – terme qu'emploie d'ailleurs Strabon pour désigner ces portes – où les Gaulois fixaient les crânes qu'ils avaient coupés des corps de leurs ennemis. À Gournay-sur-Aronde, de nombreux restes de crânes humains donnent raison à Strabon. Les vestiges archéologiques et le très riche matériel découvert à cet endroit indiquent que le bâtiment était élevé sur de gros poteaux de bois et possédait un étage où des armes, crânes d'hommes et de chevaux, débris de char avaient été entassés – à l'évidence des trophées amassés dans les batailles qui avaient précédé l'arrivée des Belges Bellovaques, créateurs du sanctuaire, au début du III^e siècle avant J-C. Tous les lieux de culte découverts dans le nord de la Gaule, chez les peuples belges notamment, présentent un même caractère guerrier plus ou moins marqué et ne révèlent que ces deux types d'activité religieuse, le sacrifice animal et l'offrande d'armes.

En effet, le sacrifice humain, véritable leitmotiv des textes antiques concernant les Gaulois, n'est en revanche nulle part attesté directement ; mais ne s'agirait-il pas aussi pour les auteurs anciens d'insister sur le caractère « sauvage » des Gaulois, par opposition à la « civilisation » ? Pour autant, les os humains se rencontrent parfois sur les lieux de culte. L'exemple le plus extraordinaire est donné par le site de Ribemont-sur-Ancre (Somme), en cours de fouille depuis une douzaine d'années. Là, plusieurs dizaines de milliers d'os humains et près de cinq mille armes gisent à l'intérieur et à la périphérie d'une enceinte sacrée, toujours de plan rectangulaire. Les fouilles ont montré qu'il s'agit en réalité d'un trophée monumental établi à la suite d'une grande bataille qui s'est déroulée au milieu du III^e siècle avant J-C, laquelle opposa des immigrants Belges Ambiens à un groupe de Gaulois Armoricaains, plus précisément de Basse-Normandie, qui devaient contrôler l'arrière-pays de la Manche. Plusieurs dizaines de milliers de guerriers ont dû s'affronter et, probablement, plusieurs milliers ont péri. Le trophée a été construit par les Ambiens, vainqueurs, sur le champ de bataille lui-même, dans les heures qui suivirent la bataille ; les guerriers découpèrent immédiatement au couteau, comme ils avaient coutume de le faire, les crânes des ennemis qu'ils avaient tués, crânes qu'ils considéraient comme leur propriété personnelle ; de fait, aucun fragment de crâne n'a été trouvé sur le site. Le reste des corps – les éléments de cinq cent d'entre eux ont déjà été dénombrés –, les armes, les chevaux, les débris de chars ont été apportés en un lieu où un enclos fossoyé délimitait une enceinte sacrée vouée de toute évidence à la divinité qui avait favorisé la victoire et devait être remerciée. Les restes furent alors disposés suivant leur appartenance à tel ou tel camp. Les dépouilles des ennemis furent exposées dans un vaste bâtiment de bois situé à l'extérieur de l'enceinte sacrée. Dressés debout, sans crâne et munis de leurs armes sur une sorte de plancher surélevé, ils furent laissés là jusqu'à ce qu'ils se démembrent naturellement. Les dépouilles des vainqueurs et de leurs montures furent introduites dans l'enceinte sacrée pour y subir un véritable traitement funéraire, exposition puis incinération collective des os

desséchés – les héros de la cité morts au combat étant, en effet, particulièrement honorés chez les Gaulois. Si l'on en croit le poète Silius Italicus, une telle mort leur permettait d'échapper au cycle des réincarnations. Les découvertes de Ribemont-sur-Ancre montrent que leurs restes rejoignaient même sur terre le territoire des dieux.